

XYZ. La revue de la nouvelle

Rire pour ne pas pleurer

Fouad Laroui, *L'étrange affaire du pantalon de Dassoukine*, Paris, Julliard, 2012, 180 p.

David Dorais



Numéro 118, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71727ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2014). Compte rendu de [Rire pour ne pas pleurer / Fouad Laroui, *L'étrange affaire du pantalon de Dassoukine*, Paris, Julliard, 2012, 180 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (118), 82–86.

nous a sauvés, et même parvenir à nous redonner les mots nécessaires pour créer.

David Dorais

Rire pour ne pas pleurer

Fouad Laroui, *L'étrange affaire du pantalon de Dassoukine*, Paris, Julliard, 2012, 180 p.

L'ÉCRITURE HUMORISTIQUE, comme l'écriture érotique ou d'horreur, est un exercice périlleux : ça marche ou ça ne marche pas. La demi-mesure équivaut à un échec, et seule la réaction physique des lecteurs prouve qu'on l'a évité. Il est donc plus difficile de produire une bonne histoire humoristique qu'une bonne histoire d'amour, et c'est pourquoi il faut souligner la réussite que constitue le recueil *L'étrange affaire du pantalon de Dassoukine* de Fouad Laroui, récompensé à juste titre par le prix Goncourt de la nouvelle 2013. Le livre, précisons-le d'emblée, ne se cantonne pas à la comédie, mais cet angle par lequel j'ai choisi de l'aborder permet de mettre en lumière plusieurs de ses qualités.



La nouvelle éponyme du recueil m'a fait penser, avant même que je ne la lise, à la nouvelle « Le manteau » de Gogol, à cause de la mention d'un vêtement et de la consonance russe du nom du protagoniste. Mon intuition aurait pu me lancer sur une fausse piste, mais le fait est que Laroui use d'une absurdité comparable à celle de l'écrivain russe. Un émissaire marocain (là, je m'étais trompé) débarque à Bruxelles pour négocier, au profit de son pays, l'achat d'une grande quantité de blé, au meilleur prix possible, cela va sans dire. Toutefois, le matin de son audience, il découvre qu'une main furtive s'est introduite par la fenêtre de sa chambre d'hôtel et a dérobé la seule chose qui se trouvait à sa portée : le pantalon. Notre Dassoukine se retrouve donc sans culotte et, comble de malheur, il n'en a aucune de rechange, sans compter que les magasins sont encore fermés à cette heure matinale et que sa taille hors norme le condamne à

ne pouvoir emprunter de pantalon à aucun membre du personnel de l'hôtel. Il se rabattra sur l'Armée du Salut, se présentera en pantalon clownesque devant le conseil et obtiendra des tonnes de blé gratuitement, les représentants européens ayant déduit de son air pitoyable que le Maroc subissait une calamité économique, ce qui le qualifiait pour recevoir les fonds d'urgence destinés aux pays miséreux. Dans une autre histoire, des directeurs de lycées marocains sont obligés de faire passer des tests de natation sur ordre de l'Éducation nationale. Malheureusement, aucune piscine n'a été installée dans leur région, et où trouver l'argent pour en construire une, voire plusieurs ? Qu'à cela ne tienne : ces proviseurs inventifs font nager les élèves sur du terrain sec (sable ou gazon) puisque, ont-ils conclu, la natation consiste en des mouvements précis, non en un environnement particulier. D'ailleurs, la directive ministérielle ne mentionnait d'aucune façon que l'épreuve devait se dérouler dans l'eau !

Le comique dans *L'étrange affaire...* repose sur des situations saugrenues, mais avant tout sur la langue. Fouad Laroui, Marocain d'expression française, écrit de la poésie en néerlandais (il travaille à Amsterdam). Ce mélange d'idiomes peut expliquer sa sensibilité au langage, sur lequel il porte un regard critique pour en tirer des effets humoristiques. L'auteur met en scène une situation récurrente : des hommes assis au café ou au bistro bavardent pour passer le temps. Ils font penser aux bourgeois de Maupassant, dont la conversation sert souvent de cadre à ses nouvelles. Mais les buveurs attablés de Laroui, méditerranéens, se lancent dans des histoires abracadabrantes, s'interrompent, se fâchent, se réconcilient, lâchent deux ou trois boutades, boivent quelques gorgées, se perdent dans leurs souvenirs, puis reprennent leurs récits sans se rappeler où ils en étaient. Ces compères démontrent un amour du verbe qui les amène à ergoter sur le choix approprié des mots. Au Café de l'Univers de Casablanca, ils écoutent Hamid raconter l'invention de la natation sèche, mais ils ne délaissent pas pour autant leur acuité grammaticale : « Une circulaire atterrit un jour, 83

comme une feuille morte tourbillonnante, sur le bureau de tous les chefs d'établissement... — Ils avaient tous un seul bureau ? » À l'inverse, le contexte oral provoque parfois des confusions d'homophones : « La guerre, le chaos. — Revoilà le cahot. — Non, j'ai dit : le chaos, le *ka-osssss*. — Excuses. »

Écrivain attentif au style, Laroui se moque des clichés, les récupérant de manière ironique : « Et dans cette belle après-midi ("mordorée", "chatolement", etc.) [...] où le temps semble hésiter, où il attend son heure dirait-on, comme on prétend que le soleil s'arrête dans sa course ("l'ai-je bien parcourue?") quelques instants, juste avant de plonger derrière les horizons ("bleuâtres", "lointains", etc.) [...] » De même, le début de la première nouvelle joue avec les attentes du lecteur : « "La Belgique est bien la patrie du surréalisme, soupire Dassoukine, les yeux dans le vague." Je ne réponds rien car une telle phrase me semble constituer un incipit — et en présence d'un incipit, que faire ? — sinon attendre la suite, résigné. » Un autre procédé comique consiste à répéter des mots, selon le principe du « mécanique plaqué sur du vivant » mis au jour par Bergson dans son essai *Le rire* : « Nous sommes, dit Hamid (il fit une pause), nous sommes (il avala une gorgée de café), nous sommes (il reposa sa tasse) un peuple *inventif*. » Une troisième forme d'humour langagier est la création de métaphores cocasses. Pour dépeindre une salle de bal qui ne paie pas de mine, l'auteur écrit : « Des guirlandes jaunes dégoulaient du plafond, l'air de s'être pendues un lendemain de fête. »

Par ailleurs, le recueil met en scène des situations de qui-proquos qui, en plus de susciter le rire, permettent d'aborder le thème de l'identité, fondamental dans ce livre. La première nouvelle présente Dassoukine participant à un banquet, le soir avant de comparaître. Son teint foncé le fait prendre pour un serveur et on lui demande d'aller porter des canapés aux invités. La leçon est claire : un Blanc en costume passe pour un dignitaire, un Arabe en costume passe pour un loufiat. « Né nulle part » aborde le même thème de manière plus appuyée.

84 Le narrateur se fait accoster dans un café de Paris par un

compatriote marocain qui insiste pour lui raconter une histoire incroyable: par toutes sortes d'aléas (qu'il explique en longueur), son extrait de naissance indique un lieu et une date qui ne correspondent pas à la réalité. La victime de ces absurdités bureaucratiques se plaint donc de n'être personne et de ne pas exister au regard des papiers officiels. Mais plus tard, un ami du narrateur, à qui ce dernier a relaté la mésaventure, prétend que cet homme « né nulle part » est mieux pourvu que la majorité des gens. Eux aussi éprouvent de profonds problèmes d'identité, mais ils ignorent pourquoi et ils ne peuvent s'accrocher à aucun espoir de les voir se régler un jour. La fin de la nouvelle enfonce le clou en faisant intervenir une vague connaissance du narrateur, qui déclare: « [J]e suis marocaine [...] bien que née au Vietnam d'un père russe. D'ailleurs, suis-je vraiment une femme ? » Le narrateur et son ami s'enfuient en courant.

L'humour juif est parfois décrit comme le fait de « rire pour ne pas pleurer ». Pour moi, cette expression s'applique à une plus grande part du domaine de l'humour. À tout le moins, chez Fouad Laroui, malgré la légèreté du ton, les thèmes sont graves et abordés avec pessimisme. On sait déjà, depuis Ionesco, ce que le comique absurde camoufle de désarroi et de désespoir par rapport au monde. L'identité, comme on l'a vu, est mise à mal dans *L'étrange affaire...*, présentée comme une source de confusion (au mieux) ou d'humiliation (au pire). La nouvelle « Dislocation », hardie sur le plan de la forme (elle se compose de phrases se répétant et s'accumulant, ce qui crée un effet de spirale), parle du fait de se sentir étranger en tant qu'immigrant aux Pays-Bas. Cette marginalité inspire un sentiment de faille interne; l'image utilisée est celle du vase de Sully Prudhomme: « Il est brisé, n'y touchez pas. » Dans « Ce qui ne s'est pas dit à Bruxelles », un homme est obsédé par l'idée que ses pensées et ses paroles ne proviennent pas de lui, mais consistent en des citations célèbres, des répliques de films ou des locutions toutes faites. Les mots, manipulés par l'écrivain, peuvent devenir une source de rire, mais le divertissement sert à cacher la nature véritable du langage, mécanisme d'aliénation.

Outre l'identité, deux autres thèmes sont traités d'un point de vue sombre : l'amour et la politique. Le premier est surtout exploré dans « Ce qui ne s'est pas dit à Bruxelles ». Deux amants se rejoignent dans la capitale belge. Chacun de son côté a décidé de rompre, mais ignore que l'autre a pris la même résolution. Toutefois, en se baladant dans un musée, ils reviennent sur leur décision, encore une fois chacun en son for intérieur. La raison de ce regain d'amour n'a rien d'honorable. La peur de la solitude a étreint l'homme ; la femme, quant à elle, observant une momie, a connu la terreur de la mort et a voulu s'accrocher à l'être vivant avec qui elle partageait le plus d'intimité.

La politique est stigmatisée dans « Khouribga ou les lois de l'univers ». Un journaliste se rend dans un bled perdu pour interviewer les notables de la place. De fil en aiguille, il découvre que le mystérieux chef dont tout le monde parle et qui tire les ficelles de la vie municipale est un vulgaire coiffeur sans qualités. Les buveurs attablés au Café de l'Univers concluent de cette histoire que le Maroc entier fonctionne sur le même modèle : toutes les instances du pouvoir reposent sur du vide. Ils invoquent la philosophie du Tao pour conférer une caution mi-sérieuse mi-ironique à ce constat déprimant : selon Lao-Tseu, le vide constitue le principe le plus beau et le plus puissant, celui qui régit les « lois de l'univers ». Et le narrateur de clore la discussion par cette réplique, qui porte encore sur le vide : « C'est grâce à lui, et seulement lui, que le char (de l'État) avance — que nos vaches sont bien gardées — et que notre bannière claque au vent, fière, hautaine et parfaitement inutile. »

David Dorais

Des êtres éprouvés

Maude Déry, *Sur le fil*, Montréal, Triptyque, 2013, 103 p.

DOCTORANTE en création littéraire, Maude Déry publie un premier livre avec *Sur le fil*. Le recueil est composé de quinze nouvelles de longueur moyenne (entre cinq et six pages). Toutes les histoires racontent des situations